

UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE DESIR

Un film de Leyla Bouzid



Leyla Bouzid bouscule les clichés par la précision de son regard et dans sa manière de donner vie et vérité à ses personnages principaux comme au moindre second rôle.

Elle l'aime, il l'aime, leurs parents sont d'accord, rien ne va. Ce pourrait être une histoire juive, c'est une manière de synthétiser le deuxième film de Leyla Bouzid, délicate entreprise de démolition des clichés, dont la singularité emporte sans crier gare sous une facture classique. Lui, c'est donc Ahmed (fantastique Sami Outalbali), 18 ans, dont on ne discerne d'abord que le dos perlé de gouttes d'eau, filmé au plus près dans une scène de douche habituellement dévolue aux actrices selon un texte fameux de Virginie Despentes, qui laisse augurer un renversement de perspective. Puis c'est son regard apeuré et interrogatif, qui envahit l'écran et ce faisant les spectateurs. Ahmed habite une cité dans une banlieue qui n'est pas nommée et le film s'ouvre sur un événement fracassant et intime : sa première journée à la fac. Dès les premiers plans, la caméra de Leyla Bouzid fait preuve d'une aptitude rare pour dévoiler avec presque rien, quelques détails à l'exactitude tranchante, l'intériorité de ses protagonistes.

Ce peut être, par exemple, les bras qu'Ahmed écarte à l'entrée de la fac, devant le vigile qui lui demande juste d'ouvrir son sac, dévoilant une longue habitude. Ahmed croise Farah (la révélation Zbeida Belhajamor, jeune comédienne tunisienne pour la première fois à l'écran) boule de lumière et de sourire, aussi à l'aise qu'il ne se sent pas à sa place. Il la recroise dans le métro. C'est elle qui l'aborde. Elle débarque tout juste de Tunisie, elle est venue à Paris pour ses études. Ses parents lui envoient de l'argent : « *Gros sacrifice.* » Qui est le plus dépaysé ou paumé des deux ? Elle converse en français et en arabe avec dextérité. Lui ignore la culture et la langue de ses parents. Entre eux, la question est cruciale. On les voit d'ailleurs suivre des cours sur la littérature érotique du Xe siècle. Comme les protagonistes, la plupart des spectateurs apprennent grâce au film son existence.

Une histoire d'amour et de désir ne vaut pas que par son sujet, mais il n'empêche que celui-ci n'est rarement voire jamais abordé : la perte de la virginité masculine. Et plus spécifiquement la terreur de la première fois, chez un jeune homme, qui se trouve être élevé dans des codes où la virilité est exacerbée et ne doit pas être une question. Ahmed est amoureux de Farah. Mais il ne sait que faire de son désir à part prendre la fuite. Comment une jeune femme encaisse-t-elle le choc aujourd'hui, dans un monde où cet effroi n'est pas concevable ?

UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE DESIR

Un film de Leyla Bouzid

The logo for LE FIGARO, featuring the words "LE FIGARO" in a bold, white, sans-serif font centered within a solid blue rectangular background.

Le film sensation du Festival du film francophone d'Angoulême. Prix du meilleur film et prix du meilleur acteur, des récompenses méritées et bienvenues.

Une histoire d'amour et de désir - très beau titre - prend à rebours de nombreux clichés. Il met en scène Ahmed, 18 ans, français d'origine algérienne. Un gars de banlieue qui découvre les bancs de la fac, et pas n'importe laquelle, la Sorbonne. Le jeune homme, lettré et timide, y rencontre Farah, une jeune tunisienne fraîchement débarquée à Paris. Elle rêve de liberté, de bohème et d'amour. Ahmed cherche sur Google comment faire visiter la capitale à la belle étrangère.

Elle boit du vin, il boit du Coca. Il n'a jamais mis les pieds en Algérie et ne parle pas un mot d'arabe, elle l'écrit parfaitement. Elle habite une chambre de bonne, il vit chez ses parents, entre un père dépressif depuis qu'il a quitté l'Algérie durant les années noires, ancien journaliste réduit au chômage, et une mère sacrificielle. Sa sœur, Dalila, a une relation avec un garçon. La cité jase et le grand frère est sommé de la rappeler à l'ordre. Sa réputation est en jeu. Ahmed peine à jouer ce rôle de mec machiste qu'on lui assigne. On le traite de « Parisien ». Il est amoureux et empêché, tiraillé entre un puritanisme viril et un désir irréprouvable.

La belle idée du film est de faire se croiser les trajectoires d'Ahmed et de Farah dans la salle de cours du P^r Morel. Elle enseigne la littérature érotique arabe du XII^e siècle. La découverte de la sensualité passe par les mots et la langue, parfois très crue dans la poésie arabe du Moyen Âge. On apprend au passage qu'il existe un vocabulaire riche et fleuri pour désigner le pénis (le batteur, le frotteur, le chauve, le honteux...). La littérature arabe ne se résume pas aux *Mille et Une Nuits*. Farah offre à Ahmed *Le Jardin parfumé*, de Cheikh Nefzaoui, sorte de *Kama Sutra* tunisien, un classique de l'érotologie. Un de ces livres qu'on peut lire que d'une main. Ahmed le substitue à *YouPorn*. Le premier pas d'une émancipation difficile. Quand l'étudiant ose enfin prendre la parole en public le temps d'un exposé, il fait l'éloge d'un auteur qui refuse de vivre charnellement son amour. « *Dans la poésie arabe, on ne compte plus les poètes morts de chagrin d'amour* », conclut doctement l'étudiant, encore pétri de platonisme mortifère.

Sami Outalbali est très juste dans le rôle de ce jeune arabe frustré, écrasé par les conventions, les interdits, le regard des autres. Face à lui, Zbeida Belhajamor est une Farah magnifique. Pas une fille facile. Une femme amoureuse. La puissance du désir féminin est dévastatrice. Voluptueuse et ravageuse.

Etienne Sorin

UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE DESIR

Un film de Leyla Bouzid



Français d'origine algérienne, Ahmed découvre l'amour à la fac... mais se l'interdit. Un film tout en nuances sur la sexualité et le déterminisme social.

L'éducation sentimentale et érotique d'un garçon, menée par une fille et filmée par une réalisatrice, telle est la promesse rare de ce deuxième long métrage. Où le romanesque s'ancre dans une réalité précise et complexe : Ahmed, 18 ans, Français d'origine algérienne, a toujours vécu en banlieue parisienne, tandis que Farah arrive de Tunis pour ses études supérieures — ils font connaissance à la fac de lettres modernes. Elle est aussi exubérante qu'il est réservé, mais leur attirance mutuelle s'impose d'emblée. Jusqu'au soir où leur première étreinte manquée fait apparaître un abîme d'incompréhension entre eux.

La sensualité immédiate de la mise en scène (les peaux aimantent la caméra) doit alors composer, comme Farah, avec les obstacles accumulés par Ahmed contre lui-même. Il se donne le droit d'aimer platoniquement, silencieusement, mais pas celui de convertir ses sentiments en gestes. Une histoire d'amour et de désir, donc, mais où les deux termes s'opposent.

Mais le mouvement du film est à la fois plus intime et plus épique. Le portrait d'Ahmed ne cesse de se nuancer. Dans le quartier où il a grandi et où il côtoie encore des voisins de son âge, durs et désœuvrés, une idylle estudiantine ne peut en aucun cas s'avouer. À l'université, le garçon est si verrouillé, si inhibé qu'il refuse longtemps de faire l'exposé devant les autres qu'on exige pourtant de lui. Puis son histoire familiale tragique et celle de ses aïeux éclairent peu à peu sa personnalité.

Que le cours où l'on retrouve régulièrement Farah et Ahmed porte sur la littérature arabe érotique du Moyen Âge donne au récit sa saveur et son style. Ces textes, présentés par une prof au charisme subtil, rappellent une culture arabe aujourd'hui méconnue, éclipsée, voire cachée, exaltant les corps et les caresses. Ils scandent le film et parfois le débordent par leur flot poétique, de même qu'ils invitent l'étudiant troublé à un nouveau langage, celui des amants. Reste à savoir si l'on peut encore devenir quelqu'un d'autre à 18 ans, au temps du déterminisme implacable. **Leyla Bouzid conduit ce suspense avec pudeur, mais sans pruderie, de la première image, le corps d'Ahmed nu, de dos et flou, jusqu'à la dernière : son visage net, en gros plan.**

Louis Guichard

UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE DESIR

Un film de Leyla Bouzid

TEASER

CINEMA

Ça ne peut être que la grâce qui a touché Leyla Bouzid quand elle a eu l'idée de ce film...

Il n'y a pas d'autres raisons pour expliquer le fragile et parfait équilibre qu'elle arrive à atteindre, la simplicité et l'immense richesse de cette éducation amoureuse d'un jeune garçon timide. Quand Ahmed croise le regard de Farah sur les bancs de la Sorbonne, le choc est total. Dans l'instant, elle devient son univers, son fantasme, son obsession, la source de ses pensées, comme le fut Leïla pour Majnoun, les héros d'une célèbre histoire d'amour bédouine transposée à l'écrit au XIIe siècle. Un monument de la littérature persane que Ahmed et Farah étudient en classe, et qui semble les étudier en retour. Farah, au fond, on la connaît déjà, elle était (pourrait être) l'héroïne du premier film de Leyla Bouzid, *A peine j'ouvre les yeux*. Une jeune femme tunisienne, au regard doux mais aiguisé, consumée d'une énergie rebelle, grande ouverte sur le monde, avatar à peine caché de la cinéaste elle-même. Qui cherche ici à décaler son regard puisque le film se place du côté d'Ahmed, ce Majnoun, ce poète fou, cet amoureux timide aux grands principes mais aux actes limités, n'arrivant pas encore à conjuguer pulsion du cœur et pulsion du corps. Tout dans la mise en scène de la cinéaste suinte cette dichotomie, la sensualité et la retenue, dans un grand effort d'union des opposés qui donne toute sa profondeur à *Une histoire d'amour et de désir*.

Car ce deuxième film est aussi l'histoire d'une réconciliation. Ou plutôt, de réconciliations, qui trouvent toutes leur dénominateur commun en Ahmed, jeune étudiant français d'origine algérienne. Ce parcours amoureux qu'il traverse, c'est aussi un chemin vers lui, vers une paix intérieure pour faire éteindre les feux qui lui divisent l'âme et le paralysent. En lui, Orient et Occident, cœur et corps, arabe de France et arabe du Maghreb, banlieue et beaux quartiers parisiens, savoir et tradition, masculin et féminin, bon et moral : tout s'oppose. La rencontre avec Farah fait alors exploser ses carcans et permet une remise en question douloureuse de son être coupé en deux et, surtout, une libération. À travers lui, Leyla Bouzid prône une écoute, un partage, une oreille et un cœur tendu à l'autre, sans jugement, qui met à terre les préjugés. À lui tout seul, Ahmed, joué par un beau et sensible Sami Outalbali, permet la concorde et nous emporte dans une rom-com qui ne dit jamais son nom mais qui fait battre nos cœurs de la même façon. **Récit initiatique sur la carte du tendre, *Une histoire d'amour et de désir* est un poème intemporel qui a tout compris des enjeux contemporains.**

Perrine Quennesson

UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE DESIR

Un film de Leyla Bouzid



**Leyla Bouzid explore les tourments du désir autocensuré
à travers une histoire simple et intelligente.**

"Donne-moi seulement ta main, que je la pose sur mon cœur ; ensuite, je m'en irai". C'est toujours beau l'amour exprimé à travers la poésie, mais à 18 ans, le corps est aussi en plein bouillonnement et en quête de ce qu'il ne connaît pas encore. Mais il faut se jeter à l'eau... Tel est l'entre-deux compliqué, la valse-hésitation, dans lequel se débat le protagoniste de *Une histoire d'amour et de désir*, le second long métrage de Leyla Bouzid. Une frontière qui est aussi celle de la légitimité à ses propres yeux de suivre des études supérieures de lettres à Paris pour un jeune banlieusard ayant grandi avec des codes complètement différents et cherchant sa place et un équilibre entre les différentes cultures qui le composent.

Ahmed (Sami Outalbali) fait ses premiers pas à l'université, à la Sorbonne. Passionné de littérature, il y découvre, à sa grande surprise un peu embarrassée (c'est un garçon timide), un très riche héritage arabe à l'érotisme exacerbé (du *Chant de l'ardent désir* de Ibn 'Arabî au *Jardin parfumé*). Il y rencontre aussi Farah (Zbeida Belhajamor), une très dynamique Tunisienne souhaitant certes étudier, mais également explorer Paris, sortir, s'amuser. Très attirée par elle, Ahmed lui sert de guide, mais en réalité, tout est totalement neuf pour lui aussi qui vit depuis toujours en banlieue où ses potes le rappellent régulièrement à une culture de la cité, assez restrictive pour la liberté des jeunes filles et la manière de se comporter à leur égard. Se cabrant face à ses propres impulsions, il opère avec Farah un pas de deux empli de confusion, d'avancées irrésistibles et de reculades précipitées au moment de passer à l'acte, une tension et une peur de l'inconnu qui contaminent sa volonté de poursuivre ses études .

Avec *Une histoire d'amour et de désir*, Leyla Bouzid réussit à traiter toute la complexité des turbulences des corps et des esprits. Un portrait des appétits de la jeunesse qui résonne avec beaucoup d'acuité dans sa dimension de miroir des aspirations autocensurées de la culture des périphéries où la question de sexualité notamment est nourrie de non-dits. **Porté par un duo de protagonistes très bien castés car plein de caractère, le film recèle, sous son apparence classique d'itinéraire initiatique, une grande originalité et plusieurs strates de lecture sociale, au croisement entre instinct et réflexion, répression et libération.** Car aux questionnements du poète, "l'amour pur peut-il être consommé ? doit-il l'être ?", la vie apporte tout naturellement ses propres réponses.

Fabien Lemercier

UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE DESIR

Un film de Leyla Bouzid



Leyla Bouzid avait porté haut la fierté d'une jeune femme amoureuse dans son premier long-métrage, *A peine j'ouvre les yeux*. Dans son nouveau film, elle pousse le curseur un peu plus loin en décrivant un flirt naissant sur les bancs d'une faculté parisienne où l'on étudie une littérature arabe sensuelle et érotique vieille de plusieurs siècles... Mais cette fois, elle s'intéresse d'abord aux premiers émois d'un garçon. Ahmed est né en France de parents qui ont fui l'Algérie des années noires, et rencontre Farah, venue de Tunis. Il va découvrir avec elle des sentiments qui lui étaient inconnus jusqu'à présent, mais aussi tout un pan de sa culture d'origine que ses amis de la cité rejettent. La caméra s'attarde sur le corps du garçon dès les premières images du film, et s'attache avec pudeur mais beaucoup de sensualité à suivre son apprentissage difficile, tiraillé qu'il est entre son désir et ses préjugés, sa peur aussi. Quartier latin, chambre de bonne, toits de Paris, berges de la Seine, un décor déjà souvent vu au cinéma mais qui offre **un écrin parfait à cet amour naissant, et pour une fois via un regard féminin.**

Jean-Marie Chazeau

PREMIERE

Le second long-métrage de Leyla Bouzid a clos de belle manière la dernière Semaine de la Critique cannoise. Son titre même, a eu valeur de promesse : passée, présente et à venir. Nous suivons ici les prémices d'une relation amoureuse entre Ahmed, jeune homme de 18 ans d'origine algérienne et Farah, fraîchement arrivée à Paris depuis Tunis, pour poursuivre ses études de Lettres. C'est d'ailleurs sur les bancs de la fac que ces deux-là se rencontrent. Si lui semble réprimer ses sentiments au nom d'une pudeur maladroite, elle, vit plus librement, plaçant une certaine insouciance au cœur de tout. Farah initie notamment Ahmed à la littérature érotique arabe, bousculant un peu plus ses certitudes, jusqu'à créer un déséquilibre. A travers eux, Leyla Bouzid explore avec une finesse remarquable les tourments inhérents à l'adolescence et les doutes qu'ils suscitent. Le contexte social est évidemment crucial. Aussi sûr que nous sommes les enfants de nos parents, Ahmed doit composer avec un héritage familial fait de non-dits et de frustrations. Fils de déracinés algériens installés en banlieue, son père est plongé dans un certain mutisme qui rejaillit inévitablement sur son fils. Farah va dès lors s'employer à déverrouiller cet impossible amant. **La mise en scène, empreinte de sensualité, filme ses corps en mouvement et accompagne leur chemin intérieur pour que s'exprime cet amour et ce désir, enfin détachés de tout ce qui pouvait les retenir prisonniers.**

Thomas Baurez